

Challenge d'écriture n°49 – Texte n°1

Open Space Invaders

Félio reposa le combinée d'un geste rageur.

« Cinquième appel de la matinée et toujours personne à Cayenne. »

Gervin, du bureau voisin, tourna à demi son fauteuil à roulette.

« Pareil de mon côté. Impossible de joindre les équipes de tests. Ils croient que les Joviens vont les attendre avant de bombarder ? »

Logam jaillit inopinément de son bureau. En tant que manager, il avait droit à un petit box en verre équipé de persiennes. Un luxe dans le vaste open space où l'intimité se faisait rare.

« Laisse-leur un mail, glissa-t-il à l'attention de Félio. S'il faut les secouer, ça permettra de savoir combien de temps nous sommes restés sans réponse. »

Conseil gratuit ou ordre déguisé ? Logam menait son équipe avec une douce fermeté. Et difficile à prendre en défaut avec ça. Sa mémoire et sa capacité de synthèse lui permettait de rebondir sur les sujets les plus divers. Une présence à la fois rassurante et pesante.

Une fois le chef disparu dans les méandres des bureaux, Félio se pencha vers Gervin.

« Tu crois qu'on s'en sortira ? »

Occupée à rédiger un compte-rendu, Gervin haussa un sourcil sans répondre.

« Je veux dire, notre bouclier atmosphérique... Et si on ne tenait pas les délais ? »

Son collègue frappa la touche entrée dans un claquement sonore et se renversa sur son siège.

« En matière de conduite de projet, l'incertain est toujours possible.

– Cette pression m'étouffe. Les généraux de la terre entière se rencontrent lundi prochain.

– Et ils décideront d'entrer en guerre ou pas.

– Ils ne peuvent déclarer la guerre aux joviens que si notre bouclier est opérationnel. »

Tirée hotta ses lunettes. Félio était un consultant apprécié au CV bien rempli. Cependant, son besoin d'être rassuré le cantonnait au rôle d'adjoint. Gervin n'avait pas ce genre d'état d'âme.

« Nous serons prêts. Notre algorithme détecte les trajectoires les plus erratiques. Les nouveaux lasers de défense détruiront les missiles les plus perfectionnés avant même qu'ils atteignent la stratosphère. »

Félio se frictionna le visage comme pour se réveiller.

Voilà des mois qu'il ne dormait plus. Toute l'équipe subissait un stress insoutenable. Les vaisseaux joviens croisaient autour de la ceinture d'astéroïdes depuis deux ans, affichant une agressivité toujours plus inquiétante. Ils avaient réduit à néant les installations sur mars et détruits les stations minières. Les intentions de ces êtres ectoplasmiques restaient floues. Volonté hégémonique ? Quête de matières premières ? La Terre brûlait d'en découdre, mais le risque d'un bombardement nucléaire depuis l'espace obligeait les faucons de guerre à tempérer leurs ardeurs. Le bouclier atmosphérique changerait la donne.

Voilà pourquoi les militaires qui menaient le projet imposaient des cadences infernales. L'échec n'était pas une option.

L'ordinateur de Félio blippa.

« Enfin ! Le rapport des derniers tests ! Tout frais. »

Il fit défiler les pages. Schémas et sigles mathématiques abscons emplirent l'écran.

« Ça semble positif, apprécia Gervin qui lisait par-dessus son épaule. Les faisceaux lasers parviennent à annihiler une pluie de scories radioactives de 10 cm de diamètre à 2000 km de distance.

– Impressionnant ! Rochers, revêtement de titane, acier ... Tout a été passé à la moulinette par nos lasers de défense !

– Taux d'interception : 99,99%. »

Le visage de Félio se détendit soudainement.

« Nous sommes prêts ! J'avertis le QG de l'ONU de ces résultats sur le champ. »

Il saisit son portable et laissa sonner, jusqu'à tomber sur un répondeur. La voix stricte d'un général lui demanda de laisser un message.

Félio s'exécuta. Il peinait à contenir son excitation.

« Mon général, nous pouvons officiellement annoncer l'aboutissement de nos travaux. La formule donne entière satisfaction et nous allons la charger dans tous les systèmes de défense. La terre va devenir une forteresse imprenable. »

Il raccrocha et se laissa tomber sur une chaise. Il accusait soudainement son âge.

« 2 ans de travail acharnés... » Il tourna la tête vers le reste de l'open space, toujours désert. Une légère brise faisait voler des papiers. Habituellement, ingénieurs et mathématiciens donnaient à ces bureaux en pétale l'allure d'une ruche. C'est de leur travail qu'étaient né l'algorithme : l'interminable formule permettait le calcul des trajectoires des artefacts ennemis et d'ajuster le tir de lasers de défense disséminés à la surface du globe avec une précision jamais égalée.

« Mais où sont-ils tous ? grommela Félio. J'aimerais pouvoir annoncer la nouvelle !

– L'heure du déjeuner sans doute. »

Félio soupira et se replongea dans les pages du rapport.

Des dizaines de schémas montraient les différents tests d'interception réalisés. Le fuselage d'un vieux missile nucléaire, un container en fonte, des micro-bombes américaines, un SCUD dernière génération, un débris d'astéroïde radioactif...

Félio tiqua.

« Tous ces artefacts ont été lancés depuis les stations orbitales.

– Exact. Reflet le plus proche de la réalité. Nos faisceaux lasers surchauffent les objets et les désagrègent. »

Saisi d'une soudaine appréhension, Félio se leva.

« Nous n'avons testé que des artefacts dont nous maîtrisons la technologie.

– Où veux-tu en venir ?

– Nous ne savons pas grand-chose des joviens. Ils viennent de l'espace profond. Leur corps est fait d'une substance gélatineuse. Que donnent les lasers sur ce type de substance ? »

Fébrile, il retourna à son bureau. Un Post-it était collé à l'écran, avec un mot entouré plusieurs fois de rouge :

Laser trop puissant ! Impact mineur sur des structures organiques !

Il lui semblait reconnaître cette écriture hystérique. Félio revint à grands pas vers Gervin :

« Regarde ce mémo : le laser est si puissant qu'il traverse les structures organiques sans dégâts.

– Ils nous largueraient des sceaux d'ectoplasme ? grogna Gervin. La belle affaire. Ça n'échapperait pas à notre bouclier. Nous en ferons une passoire.

– Rappelle-toi ces images transmises par le télescope Hubble. On voyait les joviens réparer leurs vaisseaux au large de Jupiter. Ils manipulaient des boules de gélatine qui se solidifiaient pour servir d'outils.

– Tu penses à la mémoire de forme ? Tu imagines un cube de gelée qui se reconstitue pour former une tête nucléaire ? C'est de la science-fiction, mon pauvre.

– Il y a cinq ans, parler des joviens relevait aussi de la science-fiction... »

Félio saisit son portable.

« Je rappelle immédiatement le QG de l'ONU. Nous nous sommes peut-être trop avancés dans nos conclusions. »

Une étrange sonnerie raisonna : « Le numéro demandé n'est pas attribué... Le numéro demandé... »

Gervin agita la main d'un air agacé.

« Tu connais les mesures de sécurité. Ils changent de numéro comme de décorations. Laisse un mail. Ça fera plaisir à Logam.

– Ma boîte mail est pleine. Laisse-moi faire le ménage et je l'envoie... »

Cette fois, Gervin bondit de sa chaise.

« Depuis quand attendons-nous ce jour ? cria-t-il. L'efficacité de notre bouclier est à présent démontrée. Accepte ce succès et allons déjeuner ! Logam est en comité de direction cette après midi. Laisse-lui un message sur son bureau, il nuancera nos conclusions initiales. »

Félio hésita mais il fléchit sous le regard furibard de son collègue. Il ramassa le Post-it rayé de rouge et partit le déposer sur le clavier de Logam.

« Allons-y, fit-il d'air faussement détaché. Je ne mange que des sandwichs depuis un an, je ne vais pas rater une occasion de déjeuner. »

Dans l'open space à présent désert, les néons clignotèrent avant de s'éteindre. La poussière emplissait tout.

Par les vitres explosées, une brise chaude soufflait les papiers.

A d'autres époques, les bureaux auraient été pillés. Les survivants ne se préoccupaient plus de récupérer quelques PC à demi carbonisés par les bombes. L'état major de la terre avait à peine amorcé la première offensive que les charges joviennes s'étaient abattues. Les obus semi organiques avaient franchi sans encombre le bouclier le bouclier atmosphérique pour frapper les villes.

Ne restait plus de la planète bleue qu'un immense champ de ruine.

Dans l'open space, une lueur tremblota. Penchées sur leurs bureaux, on pouvait à présent distinguer deux silhouettes translucides.

L'une d'elle reposa le combinée d'un geste rageur.

« Cinquième appel de la matinée et toujours personne à Cayenne. »

Le deuxième spectre se tourna vers elle et lui murmura quelque chose.

La même scène, inlassablement répétée, punition pour les damnés à l'origine de ce désastre.

Challenge d'écriture n°49 – Texte n°2

Open Space avec vue sur les étoiles

Le refrain strident du réveil automatique m'annonce qu'une nouvelle journée commence.

Mes paupières sont lourdes et j'essaye de les garder fermées, autant ne pas se fatiguer pour rien à les ouvrir. La lumière de ma cabine s'éveille elle aussi, mais plus vite que moi et bientôt l'intensité lumineuse se fraye un chemin vers mes pupilles et je dois céder. Je rejette le drap sur le côté et je pose les pieds sur le sol glacé. Un moment je reste ainsi, assis sur le bord de ma couchette, la tête entre les mains jusqu'à ce que, quelques minutes plus tard, je me décide à me mettre debout et me diriger vers la cabine de couche. J'ai les côtes douloureuses et des courbatures de partout, me lever ne fait rien pour arranger les choses.

La douche ne me fait aucun bien, trop froide. Ai-je pensé à renouveler l'abonnement d'eau chaude ? Il est fort à parier que non. Je vais devoir y penser, mais ce sera pour plus tard car déjà la voix suave de la robot-cuisinière lance son appel quotidien :

« Votre espace repas sera disponible d'ici soixante-cinq secondes à partir de cet instant, ne soyez pas en retard et respectez les horaires. Bon appétit et bonne journée F67. »

Un jour il faudra que j'essaye de me lever sans perdre de temps. J'attrape ma tenue du jour fraîchement lavée et mise à ma disposition par le service de blanchisserie. Elle sent encore l'odeur du détergent, mais au moins elle est à ma taille aujourd'hui.

Avant de sortir j'attrape un cachet pour faire passer les douleurs, effet rapide garanti et soulagement ressenti en moins de sept minutes. C'est marqué sur le tube, alors ça doit être vrai. On verra bien.

Quand je m'approche de la sortie, la porte s'ouvre sur mon passage, déjà les systèmes de nettoyage automatique se mettent en branle dans mon dos.

Comme tous les jours, le couloir est le lieu d'une activité frénétique, une vraie ruche. Je salue au passage des visages familiers et scrute les nouveaux. C'est vrai que la chair fraîche est arrivée hier. Encore trois tours de service et ce sera mon tour de prendre quelques jours de congés. Bien mérités évidemment.

J'emboîte le pas de C48 en reluquant ses fesses. Elle se retourne et me lance un sourire qui en dit long.

« Salut F67, bien dormi ?

– Mouais.

– A plus tard beau brun. »

Tu parles que j'ai dormi, après la tannée qu'elle m'a mis lors de la séance de sport obligatoire ! C'est bien grâce à elle que j'ai mal aux côtes ce matin. Je suis presque sûr qu'elle m'en a froissée une ou deux et qu'elle a pris plaisir à le faire.

La salle de restauration est pleine à craquer, faudrait vraiment qu'ils revoient leurs horaires, là c'est le grand n'importe quoi. Je me fraye un chemin jusqu'au distributeur où mon badge me donne droit à un menu standard. J'ai droit à un scan corporel avec prise du poids et calcul de la masse grasseuse : Victoire, j'ai réussi à rattraper un poids que la machine juge normal, le régime hypocalorique commençait à me sortir par les yeux, et ça c'était avant de l'avoir ingurgité. Je récupère ma boîte et je me trouve une place au fond de la salle, près de la grande baie vitrée.

En déballant la bouffe du carton recyclable, je regarde dehors : les étoiles scintillent sur le champ du ciel, c'est beau, et calme, mais surtout beau, je ne m'en lasse pas. Après dix années passées dans un tunnelier-foreur à grignoter les sous-sols de Mars, se retrouver dans cet environnement a été un véritable choc et un vrai bonheur. Fini la cabine exigüe sans hublot, place à l'infini de l'espace. C'est pourtant mon expérience sur Mars qui m'a permis de décrocher ce contrat, pas grand-chose à regretter. Et puis la paye est meilleure.

J'ai failli profiter du spectacle mais les collègues m'ont repéré et rappliquent à ma table. S32 et E55 vont encore me tenir la jambe et me décrire leurs soirées dont je n'ai absolument rien à faire. En plus ils se foutent de moi en se racontant de la raclée que m'a infligée C48 en faisant comme si je n'étais pas assis à côté d'eux. Je rigole à l'évocation de ma déroute, c'est des collègues alors pas de vague. Je n'ai vraiment pas envie de reprendre un avertissement, le superviseur alpha a été clair la dernière fois. Profitez-en bandes d'abrutis. Pour ma satisfaction je note qu'ils ont droit au régime hypocalorique. Bien fait pour eux.

J'avale mon café tellement vite que je manque me brûler la langue, les céréales passent par le même conduit à la même vitesse et je prends à peine le temps de me déguster ma pastille de graisse, la petite récompense que j'attendais depuis des semaines. Le goût me fait bizarre sous la langue, je ne dois plus avoir l'habitude. Je referme le carton et je balance tout le bazar au recycleur. S32 et E55 ne m'ont pas lâché, on va faire le voyage vers nos postes de travail ensemble. Jusqu'au bout ils m'auront bousillé mon premier vrai petit-déj'. On dirait deux morbacs qui se sont trouvé un morceau de choix et manque de bol, c'est moi le morceau.

Le tapis roulant numéro cinq nous emmène à la première salle de préparation, les habilleuses nous y revêtent de nos combinaisons moulantes étanches. Les tests sont bons, on nous lance alors sur le tapis numéro trois. On va avoir droit à la section delta-huit, pas ma préférée, mais ça ira quand même, au moins il y a de la caillasse à récupérer, dans tous les sens du terme.

Au bout du tapis, nos véhicules nous attendent. J'inspecte le mien avec le mécano de service et je signe la décharge, il me lance un : « bonne journée » très convenu, un peu trop d'ailleurs, j'ai comme l'impression qu'il n'en a rien à faire de ma journée.

Je pénètre enfin dans la cabine, premier vrai moment de tranquillité de la journée avant de devoir brancher les coms. Ce n'est pas très grand, à peine deux mètres par trois, mais ça me fait l'effet d'être à la maison. J'enfile le casque qui m'attend sur le siège et me sangle solidement. Je passe mes mains dans les gantelets de conduite qui viennent se fixer hermétiquement sur ma combinaison. Je suis prêt pour dix heures de boulot, plus qu'à attendre l'ouverture des portes du hangar. Je lance les deux moteurs placés deux cent cinquante mètres derrière mes fesses, ça ronronne comme il faut, un vrai plaisir de piloter ces pachydermes une fois qu'on les a bien en main. Derniers contrôles de routine et je branche les coms pour entrer en contact avec le reste de l'équipe.

Tout le personnel a évacué les lieux, les lumières rouges dansent sur les parois et les berceaux qui accueillent nos véhicules extracteurs sont positionnés au centre du hangar, je suis en troisième position derrière le contremaitre Lc48 et S32. Derrière moi se trouvent E55 et P46. Le contremaitre synchronise toutes les fréquences coms de l'équipe, s'en suit l'habituelle flopée de bavardages inutiles avec le rappel des consignes de sécurité (comme si on ne les connaissait pas après quarante-huit rotations), les objectifs de production à atteindre (là encore c'est du réchauffé), et toutes les dernières informations ramenées par les petits copains de la dernière rotation... Ça me saoule vite tous ces trucs et je pense à autre chose, au spectacle toujours aussi fascinant qui m'attend derrière les portes du hangar. Jamais je ne m'en lasse et je crois que je vais reprendre un contrat de cinquante rotations supplémentaires. Évidemment que l'argent est une motivation, mais j'aime à penser que les conditions de travail sont toutes aussi importantes.

« ...F67 ? Bien reçu F67 ?

– Quoi ? Oui bien sûr chef fort et clair on peut y aller.

– Pas bien réveillé ce matin ?

– Ça va aller Lc48. »

Je m'extirpe de ma rêverie, il ne s'agirait pas de louper la sortie.

Les lumières passent au jaune, je pousse les moteurs en position départ ; lumières blanches et le vide est fait ; les portes s'ouvrent et les treuils magnétiques nous propulsent hors du hangar de la base spatiale Petra XXI en plein vers l'espace ouvert et infini.

« Déclenchez vos chronos et au boulot les gars. On refait un point dans zéro-quatre-trois-zéro. »

Les commandes de l'extracteur répondent parfaitement et je lance un premier scan longue portée. Rapidement les appareils détectent une forte concentration rocheuse et je mets le cap dessus. Évidemment, S32 se ramène aussi sec :

« Tu vas où F67 ? Tu comptes pas me piquer le boulot j'espère ?

– Je l'ai vu le premier S32 alors viens pas me chier dans les bottes.

– Oh la, pas de bonne humeur ce matin, ta soirée d'hier qui ne passe pas ? »

Les rires de E55 se joignent à ceux de S32, ils commencent à me fatiguer tous les deux.

« Allez vous faire voir les mecs et dégagez ma zone. »

Comme S32 finit par s'écarter vers une autre source, je n'en rajoute pas et eux non plus. Notre boulot est déjà assez compliqué comme ça pour qu'on ne vienne pas se chercher des poux toutes les cinq minutes. Mais il ne va pas falloir qu'ils insistent.

Les scanners de proximité se mettent en marche dès que j'atteins le premier bloc de roches spatiales. Les rochers : dans le coin c'est comme ça qu'on appelle les astéroïdes de la ceinture. Les chiffres sont bons, le bloc est rentable, je lance les grappins pour m'y accrocher.

A partir de là, l'extracteur passe en mode automatique et je n'ai plus qu'à surveiller quelques écrans. Je suis tombé sur un gisement de terres rares : du Samarium. Je devrais pouvoir en gratter entre deux et trois cent kilos. Un bon début.

Les foreuses se mettent en marche dans un tremblement de fin du monde avant de prendre leur vitesse de croisière une fois la première croûte percée. Dans le même temps, les aspirateurs récupèrent tout ce qui est éjecté avant que les tamis ne séparent « le bon grain de l'ivraie ». Je ne sais pas d'où vient cette expression, mais je l'adore. Quarante sept minutes avant de devoir bouger.

C'est à la trente-huitième minute que le voyant orange s'est allumé : surchauffe de l'hélice de forage numéro trois. Je coupe le circuit et je passe en régime économique. Pendant que je lance le diagnostic, un élanement au niveau du torse me fait grimacer dans mon casque. Je prends une bonne respiration ; ça passe. Vacherie de sport obligatoire, vacherie de C48.

Bon, l'hélice numéro trois est un peu en vrac. Autant décrocher et partir sur un autre rocher, les bots de maintenance interne feront le nécessaire durant le trajet.

Relance des scanners longue portée, choix de la cible et mouvement. C'est ça mon boulot, des sauts de puce de plusieurs centaines de kilomètres de bloc de roche en bloc de roche à récupérer métaux lourds et terres rares pour la Compagnie Minière Spatiale. Si dans le même temps je peux éviter les collisions, je ne m'en porte pas plus mal. C'est chiant, dangereux, mais ça paye bien : 0,001% de ce qu'on ramène. De quoi se la couler douce sur terre pendant quelques années.

Ça me reprend ; à nouveau des élanements. Je dois avoir une cote de fêlée et qui se réveille maintenant. Pas vraiment le meilleur endroit pour tomber malade. Et maintenant c'est le bide qui trinque. J'ai bouffé trop vite à cause de ces deux empêcheurs de déjeuner en paix et ça passe pas. Je regarde dans la trousse de survie s'il y a quelque chose pour faire passer ça. Rien. Tant pis je vais devoir prendre sur moi.

Un voyant rouge accompagné par une alarme me demandent toute mon attention, j'arrive trop vite sur le rocher suivant. Je freine en urgence pour inverser la poussée, j'arrive à ne pas m'écraser sur le bloc mais tout juste.

« Un problème F67 ? demande le contremaître.

– C'est rentré dans l'ordre Lc68.

– Fais gaffe, t'es pas passé loin.

– C'est bon j'te dis, je connais mon boulot quand même. »

Le silence qui suit me dit que j'y suis peut-être allé un peu fort, pas des façons de parler à son supérieur ça.

« Ok, on débriefera ça à la pause. »

J'y suis allé un peu fort, c'est confirmé. Et voilà ma prime du jour qui vient de sauter. Mais bon, fallait pas qu'il me cherche aussi, je sais ce que je fais.

Je m'accroche au rocher et je reprends les extractions, j'ai des conteneurs à remplir et la perte d'une prime à compenser.

Mon radar indique la présence de S32 à quatre rochers de là. Il n'a rien dit mais je sens qu'il se fout de ma gueule dans sa cabine, il a parfaitement suivi mon accrochage avec le contremaître. Si ça se trouve il se fout de ma tronche avec E55 sur canal privé. Il n'a pas intérêt à l'ouvrir, heureusement pour lui il ne le fait pas.

Une petite demi-heure plus tard, un nouveau spasme me plie presque en deux sur mon siège. J'ai la tête qui tourne et j'essaye de ne pas gerber dans mon casque. J'ai le temps de me détacher et de passer à l'arrière de la cabine pour tout balancer sur le plancher. Je reste un moment à reprendre mon souffle, le visage à dix centimètres de mon petit déjeuner avant de retourner m'asseoir. Ça va pas fort ce matin. J'ai peut-être une hémorragie après la séance de la veille. Manquerait plus que ça.

« F67, t'es sûr que ça va, tu viens de lâcher les commandes, me relance Lc68.

– C'est bon, je suis juste parti me... vidanger.

– Il y a quelque chose qui passe pas mon pote ? lance S32. »

Le con, il a osé. Je m'arrache du rocher et lance mon extracteur sur le sien ; fallait pas me chercher.

+++

Rapport d'incident dans le secteur d'extraction delta-huit – Extraits

Rédacteur : Lc68 – Contremaître sur le secteur delta-huit

Résumé : Incidents et conséquences entre les travailleurs F67 et S32

« ... F67 a alors dirigé son extracteur en direction de S32 dans l'intention évidente de le percuter, les trajectoires balistiques reconstituées indiquent une probabilité d'impact avec moins de trois pourcent d'erreur. S32 a cependant réussi à décrocher à temps grâce à mes avertissements, juste avant que F67 ne vienne percuter le rocher...

... Les seuls signes qui auraient pu prévoir d'une telle issue furent une irritabilité croissante de la part de F67 sans raisons apparentes. Je vous renvoie à l'échange audio concernant sa réponse à une de mes demandes...

... Une fois que l'extracteur fut récupéré et F67 extrait dans un état grave, des analyses médicales furent commandées par le superviseur Ms87, analyses jointes à ce rapport. Elles mettent en évidence un début d'intoxication alimentaire consécutive à l'absorption de graisses frelatées couplée à l'absorption de médicaments non prescrits et à un stress aigu de fin de mission... »

+++

Challenge d'écriture n°49 – Texte n°3

IVL Apocalypse

Il n'avait suffi que d'une fraction de seconde pour que le paysage du serveur ne soit modifié, n'accepte l'extension et fusionne avec le nouvel espace. Celui-ci s'était matérialisé près de la forêt d'arbres géants que codait Sylvain de Solace et le programmeur avait déjà amassé près de la nouvelle frontière une téréchiiée de processus d'analyses. L'espace était pour l'instant vierge de toute présence et se présentait comme une surface parfaitement plane, immobile, emplie de ténèbres luisantes qui ne demandaient qu'à être sculptées et creusées par les programmes et les processus qu'un des résidents ne tarderait pas à lancer.

Je m'apprêtais à lancer mes propres routines, matérialisées sous la forme d'oiseaux dotés de dizaines d'yeux mais j'hésitai. A la vitesse à laquelle nous réfléchissions tous, ce n'était que quelques fractions de centièmes de secondes, mais, je le savais, cela suffisait pour être pris de vitesse. Un espace non revendiqué qui surgissait de nulle part dans notre serveur, ce n'était pas courant. Quelqu'un avait dû rajouter une barrette mémoire en local ou connecter une clef USB. Ou peut-être même avait capturé un morceau de cloud sans affiliation mais qui serait assez fou pour le relier, vierge de toute protection, firewall ou programme anti-intrusion, à notre monde ? De telles surfaces étaient recherchées par nous tous pour avoir de plus gros espaces de stockages, héberger plus de données, des programmes plus lourds et plus performants, construire nos terrains de tests ou simplement nos zones de loisirs... Celui qui avait fait ça cherchait-il à ranimer les guerres internes au serveur que nous avions mis des mois à enterrer et au prix de dizaines de gibioctets corrompus ? Cela ne pouvait pas être autre chose... D'une pensée, je commandai à mon programme de cartographie l'affichage des flux de données qu'il pouvait capter sans sortir de mon territoire. Le résultat apparut devant moi et était sans appel. Tous les grands acteurs du serveur étaient de sortie et encombraient les circuits neutres de leurs analyseurs. Je voyais les louves noires de Gurthang se frayer un chemin entre les autres programmes plus faibles, moins souples, moins véhéments. La manœuvre était agressive, les louves n'hésitaient d'ailleurs pas à montrer les dents, et elles allaient forcément réveiller de son sommeil apparent Man_Wë. Cela ne manqua pas et les grands cygnes blancs de l'homme apparurent sur ma carte après quelques femtosecondes. Je commandai à mon programme de terraformage de me hisser de façon à pouvoir embrasser tout l'espace vierge d'un regard. Un rocher se désolidarisa des autres données sous mes pieds et flotta jusqu'à la hauteur voulue. Pendant l'ascension, une alerte de message instantané clignota sur mon interface.

— Salut Spysky, lâchai-je sans regarder l'avatar du programmeur. Que me veux-tu ?

— Dans les circonstances actuelles, je me demandais pourquoi tu ne te joignais pas à l'attroupement. Personne n'a osé faire le premier pas de peur de déclencher les hostilités et je m'étonne que tu ne te sois pas mis sur la liste des belligérants à venir... Ce n'est pas ton genre d'attendre que tout le monde se tape dessus et de venir achever le dernier encore debout.

Je connaissais Spysky depuis les premiers jours du serveur, avant même que nous ne soyons coupés de notre accès à internet. Durant les dernières guerres, il était resté neutre et ce petit malin avait ramassé les miettes des cadavres des vaincus sans ne perdre aucune ressource ou donnée. Autrement dit, je me méfiais de lui comme du ver Conficker.

— Ce serait plutôt ton style, ça, commentai-je.

L'avatar afficha un sourire mais ne nia pas.

— Je vais être franc avec toi. Depuis la dernière défragmentation, ma zone d'influence a migré à l'opposé de celle de BigJim et tu t'es retrouvé à côté de lui. Il a une dette envers moi et je sais que ce gros lard va vouloir se tailler la part du lion, même si c'est pour la refiler à Gurthang en échange d'une faveur. Ouvre-moi accès à ta zone de transit et laisse-moi solder mes comptes. En exécutant mes attaques depuis ton territoire, il n'aura pas le temps de réagir.

Ce fut au tour de mon avatar de sourire en entendant cette proposition. Spysky savait que je n'appréciais pas non plus BigJim et voulait en jouer.

— Et qu'ai-je à y gagner de mon côté ? Si je te laisse faire, je me le mettrai à dos, et pas seulement lui, mais tous les autres players qu'il a asservi. Ils sauront parfaitement d'où proviennent les assauts et je te sais suffisamment doué en code pour imiter mes programmes et ma signature et leur laisser penser que tu n'as rien à voir dans tout ça.

— Et alors ? Quand je lui aurais mis la raclée qu'il mérite, je te laisse cinquante pour cent de son territoire, et accès à ses bases de données et ses bibliothèques de programmes. Le jeu en vaut la chandelle.

Je n'eus pas le temps de répondre que l'alarme de ma cartographie se mit à clignoter. Je sentis Spysky quitter la conversation précipitamment et je reportai mon attention sur le nouvel espace. Les cygnes de Man_Wë s'étaient mués en dragons cristallins tandis que les louves de Gurthang avaient pris la forme de cerbères qui rivalisaient en taille avec les reptiles. Je lançai aussitôt un scarabée-espion qui allait passé inaperçu avec l'agitation du réseau et je me connectai aux fluctuations locales. De ce que je percevais, Man_Wë, en éternel redresseur de torts et de partisans de la justice, voulait partager le nouveau territoire en parts égales entre tous les résidents. Gurthang tenait la position qu'elle avait toujours eu et prônait la loi du plus fort, qu'elle se ferait un plaisir d'appliquer sur son interlocuteur, de ses propres dires.

Mes programmes d'analyse continuaient de leur côté à exécuter leurs processus. Ils ne trouvaient rien, parce qu'il n'y avait rien à trouver. Des dizaines de tebioctets attendaient qu'on plante un drapeau sur ce territoire. Et si, réalisai-je soudain, et si cet espace libre, cette clef USB ou ce disque dur connecté à notre serveur ou ce morceau de cloud était une porte de sortie pour regagner le réseau mondial et surfer de nouveau sur internet ? Si un utilisateur, connaissant l'état dans lequel se trouvaient les programmeurs dématérialisés que nous étions, n'attendait que ça : que nous nous battions, que nous nous déchirions et que le meilleur soit capable de se transférer dans ce volume de stockage mobile. Quel imbécile j'étais, Man_Wë ne serait pas sorti de son sommeil pour si peu, il avait deviné ce qui devait être en jeu. Gurthang également, et d'autres acteurs de premier plan... Il s'agissait là d'une sélection naturelle à l'échelle binaire. Alors que les données et les programmes continuaient à s'amonceler le long des territoires frontaliers et des zones neutres, je levai les yeux vers ce ciel noir qui nous surplombait depuis des milliers de cycles, comme si je m'attendais à voir un œil, un visage qui nous observait dans ces ténèbres. Il y avait autre chose. Si je poussais à peine plus loin ma réflexion, alors il était parfaitement envisageable que nous ayons été piégés ici par la même personne qui pouvait vouloir nous en sortir. Une espèce de gigantesque test grandeur nature.

— Recensement, dis-je à voix haute.

Aussitôt, le processus se matérialisa devant moi en un cylindre blanc luminescent et le saisissant de mes deux mains, je le dépliai jusqu'à ce qu'il prenne la forme d'une feuille plane.

— Liste-moi les programmeurs et le volume après compression de leurs données irréductibles.

Les chiffres défilèrent devant moi, trop vite pour que je puisse les suivre des yeux. Pendant le calcul, je jetai un coup d'œil vers le bas de ma tour. L'espace autour des deux principaux protagonistes commençait à se corrompre. Chaque programme était en train de détourner les informations locales pour les agréger dans les routines d'attaque, tandis que les alliés des uns et des autres se massaient.

— Ils sont bloqués, entendis-je derrière moi. C'est une situation amusante, aucun des deux ne peut détourner une partie de ses processus pour pénétrer dans le nouveau territoire sinon l'autre le taille en pièces. Sais-tu que tu pourrais infléchir la situation dans un sens ou un autre avec seulement vingt-huit pour cent de tes capacités ?

— Je le sais, Spysky. Tout comme toi, avec quarante-quatre pourcent, mais tu n'en feras rien, n'est-ce pas ?

Je me maudis d'avoir oublié de fermer les canaux de conversation avec l'extérieur, mais peut-être cela aurait-il attiré l'attention des logiciels espions qui se promenaient sur mon territoire malgré mes traques régulières. Je décidai de passer la discussion en mode texte et je ne prêtai pas attention à la réponse de Spysky. Les calculs de Recensement venaient de se terminer. Deux-cent-cinquante-six résidents piégés dans ce serveur, qui pouvaient tenir dans un volume de quatre-cent-douze tebioctets. Il fallait que je persuade tous ces hommes et femmes de se débarrasser d'une partie de leur personnalité, de leurs souvenirs, de leurs codes superficiels, et nous pourrions tous tenir dans cet espace ouvert à tous les vents.

— Hermès, appelai-je.

Le programme en question apparut à mes côtés, sous la forme d'un serpent ailé que j'envoyai aussitôt vers Man_Wë et Gurthang, accompagné de sous-routines de protection et d'une de suppression. Si la situation devait dégénérer, je préférerais dilacérer mes codes en bits inutilisables que les offrir sur un plateau aux autres programmeurs. Ma cartographie, toujours active, me signala le transit d'un programme de Spysky dès que j'eus lancé le mien et les deux paquets d'informations remontèrent le flux de données aussi vite qu'ils le purent. Je rentrais à mon tour dans la danse, je voyais par les yeux du serpent, je recevais les informations qui le heurtaient.

M'immerger dans la peau d'un programme me fit comme une cure de jouvence et je compris que depuis la fin des guerres internes, je m'étais replié sur moi-même, défaitiste ayant accepté sa prison numérique, bidouillant plus par habitude que par passion des programmes dans ma zone de tests. Mais là, cette situation, c'était du concret. Mon serpent / j' ouvri(t)(s) la gueule et j'absorbai par réflexe de prédateur un programme espion du Baron Rouge à qui j'envoyai aussitôt un message d'excuses. D'un battement d'ailes, je ralentis ma course, éparpillant des données parasites autour de moi et je me cabrai entre les dragons de Man_Wë et les cerbères de Gurthang.

— Dégage, Mithril ! grondèrent aussitôt les dizaines de trio de gueules bavantes.

— Laisse-le parler ! tonnèrent en réponse les reptiles métalliques.

Je fis grandir le reptile de façon à ce qu'il surplombe les deux armées et je me retournai un instant. Je reconnus et perçus le programme de Spysky sous la forme d'un corbeau rouge posé nonchalamment sur la tête d'un amas bleu glace d'un programmeur que je ne connaissais pas. Puis je pris la parole. Je leur exposai mon hypothèse d'un test géant pour ne garder que le plus performant et le plus doué des programmeurs parmi nous par une tierce personne, à l'extérieur du réseau, qui aurait besoin d'un résident dématérialisé pour une mission sur le réseau mondial, je leur faisais miroiter une clef de sortie, hypothétique, mais que je voulais rendre plausible à leurs yeux. Qui l'était de toute façon. Je leur exposai le fait que nous pouvions tous investir cet espace dans le même mouvement et nous en sortir tous ensemble, laissant nos animosités passées derrière nous pour les reprendre sur internet si le cœur nous en disait. Mais retourner sur internet avant tout. Refaire régner nos lois sur des volumes de données dont nous avons oublié la taille, à la vitesse de processeurs qui avaient encore dû évoluer pendant notre exil forcé. Nous étions les deux-cent-cinquante-six plus grands programmeurs, hackers et crackers à notre époque, il était temps de retourner voir si des petits nouveaux voulaient nous concurrencer. J'essayai pendant plusieurs microcycles de jouer sur leur envie commune de jouer sur un territoire illimité, avec des ressources que nous n'avions plus touché depuis des éons. Je vis du coin l'œil les dragons de Man_Wë perdre quelques écailles qui furent bientôt remplacées par des plumes. Les têtes surnuméraires des chiens de Gurthang s'érodèrent en pluie de 0 et de 1.

— Tu parles beaucoup, et tu parles bien, Mithril, est-ce parce que tu sais que tu n'as aucune chance de triompher si nous nous battons ? me demanda Gurthang.

La femme avait matérialisé son avatar de guerrière en armure noire devant ses chiens. Je ne savais pas si elle venait parler en personne, mais elle faisait au moins le geste de ne plus parler à travers ses programmes. J'abandonnai alors la forme du serpent pour reprendre figure humaine et je sentis Man_Wë et d'autres faire de même.

— Ne cherche pas à me provoquer, tu sais bien que c'est inutile.

— Mais à coup sûr, tu es conscient de ce que tu nous demandes. Abandonner nos routines, une partie des codes qui compose notre être, nos souvenirs d'humains quand nous étions encore matériels, pour que tous, même les plus insignifiants, même le deux-cent-cinquante-sixième d'entre nous s'échappions de là. Et que se passerait-il si cet espace n'était que ce qu'il paraît être ? Un volume vide à modeler et prompt à accueillir nos données ?

— Alors nous nous redécouvririons, répondis-je. Sans les souvenirs de nos guerres, de nos possessions, nous pourrions reconstruire sur du neuf quelque chose de complètement différent.

Je vis soudain apparaître des interfaces de commande devant chaque humain assemblé. Toutes clignotaient et indiquaient l'arrivée d'un nouveau message. Mais rien pour moi. Je vis Gurthang l'ouvrir, le parcourir en vitesse et porter un regard carnivore sur moi. Elle désolidarisa le message de son interface et celui-ci prit la forme d'une feuille de papier.

— Tu es un petit malin, Mithril. Tu l'as toujours été. Mais je ne pensais pas que tu étais un traître.

Le cerbère le plus proche se rua soudain sur moi et j'esquivai l'assaut des virus incrustés dans ses routines de justesse. Un paquet de données corrompues s'échappa de son corps tels un pseudopode mais je roulai sur le sol pour me présenter directement sous la patte levée d'un des dragons de Man_Wë. Lui aussi passa à l'attaque mais le programme diamantin que j'appelai à moi transperça la créature en faisant voler son code en éclats. Ce fut alors une ruée indescriptible. Les programmes des uns et des autres se lancèrent vers ma position approximative et je fus sauvé de justesse à nouveau par l'encombrement des flux dans ma direction. Les virus et vers protéiformes se mirent à ralentir, ce qui me laissa le temps de fuir vers la seule zone libre. Celle de l'espace vierge.

Au lieu de faire un simple pas en avant dans les ténèbres, je franchis une barrière visqueuse, emportant avec moi des lettres et des chiffres plutôt que des fragments de binaire. J'eus aussitôt l'impression de mettre le pied dans un dessin d'Escher à la complexité élevée à la puissance mille. Des colimaçons sans fin traversaient le volume gigantesque, tandis que des escaliers et des escalators impossibles s'imbriquaient dans les espaces libres. Là, je discernai des formes géométriques sans logique, que mon œil ne comprenait pas, que la physique, que la mathématique informatique interdisait formellement. Il y avait des rubans de Moebius à profusion, animés et zigzagant entre des arbres portant des paquets de données sous forme de fruits inconnus. Puis, je les vis, surgissant du sol ou s'agrégeant depuis le néant, des pièces d'échecs grandeur nature qui me menaçaient de leurs armes. Comme pour les arbres, les formes, les escaliers, elles n'étaient qu'amas d'illusions optiques et de tromperies pour mon cerveau qui se remettait avec peine de l'attaque. Si la plupart me semblait bien réel, je me rendis vite compte que leur forme générait d'autres pièces dans les espaces négatifs, toutes aussi armées.

— Impressionnant, tu dois l'avouer toi-même, dirent-elles à l'unisson.

Je ne répondis pas. Fermant les yeux, j'abandonnai l'idée de donner un sens à ce que j'avais sous les yeux quand ma nature de base, même dématérialisée, ne pouvait l'appréhender. Je me raccrochai avec peine à du tangible. Gurthang qui me traitait de traître, tous ceux qui m'avaient écouté avaient dû recevoir le même message me dénonçant pour je ne sais quel crime.

— Je peux te le dire, dit une voix unique.

Rouvrant les yeux, je vis devant moi un corbeau rouge à la forme torturée, spiralé, comme pris dans un tourbillon interne. Il avait trois ailes dont les positions relatives changeaient sans cesse, deux becs, beaucoup plus que deux yeux et des plumes qui n'avaient rien d'organique. Autour de lui, gravitaient sous la forme de texte, les pensées que je venais de tenir. Un nouveau mot apparut : test. Celui que je venais de formuler silencieusement.

— Spysky... murmurai-je.

— Eh oui, mon cher Mithril. Gurthang avait raison, tu as toujours été d'une intelligence au-dessus de la moyenne, mais je t'ai surpassé. Je t'ai piégé. Tu es à moi à présent.

— Tu ne me feras pas croire que j'étais ta cible depuis le commencement de cette affaire. Tu n'aurais pas eu besoin d'étaler tant de ressources pour n'avoir que moi. Et surtout, tu ne serais pas venu me voir pour te laisser un accès à BigJim plutôt.

— Ah, ça... Ce n'était que pour passer le temps, mais je te le concède, dit le corbeau en se posant sur une branche morte surgissant du sol, j'ai dû adapter ma stratégie initiale. Je pensais vraiment que tout le monde allait se ruer dans mon monde et me nourrir des codes de leurs programmes les plus performants.

Bien que je doutasse de la réussite de mon entreprise, je me jetai soudain en arrière pour tenter de franchir la frontière que je savais derrière moi. Qui était derrière moi, mais mes lignes de code se heurtèrent à un mur de métal.

— Ca, par contre, c'était prévisible, commenta Spysky.

— Comment as-tu fait pour générer un tel espace en apparence vide ? Comment as-tu pu dissimuler tous tes agissements à tes voisins, aux espions, aux mouchards ? Ne me fais pas croire que ton territoire est clean à cent pour cent, c'est impossible.

Je ne savais pas quoi faire. J'étais véritablement pris au piège. Je venais d'appeler un de mes programmes avec la séquence cachée dans mes mots et celui-ci n'avait pas réagi. J'étais complètement démuné, coupé de mes armes, de ma bibliothèque. Le seul espoir que j'entrevois était de le faire parler en attendant que les autres résidents du serveur ne percent la frontière à leur tour. A moins que mon geôlier n'ait tout prévu.

— Tu oublies que je suis Spysky. J'ai codé autrefois le spybot le plus performant, indétectable, quand toi et Man_Wë vous programmiez encore des Tetris dans vos chambres. Et pour répondre à ta question, oui, les autres voient en ce moment même une image de toi et de tes serpents d'attaque en train de les insulter à grands renforts de gestes obscènes. Ils finissent de conclure les termes de leur traité pour répartir ton territoire et ils arrivent, ne t'inquiète pas.

— Très bien. Alors, raconte-moi, tu me dois bien cela. Tu as toujours été prétentieux, ne va pas me faire croire que tu vas nous faire tous disparaître sans révéler à quiconque comment tu as fait.

— Hum... Tu as raison. Soit, j'accède à ta demande, répondit le corbeau en penchant la tête avec un regard amusé. Le principe est simple. Si je voulais créer une partition invisible à tous de mon territoire, il fallait que je fasse de la place. Je me suis débarrassé de tout le superflu, ce que tu proposais d'ailleurs à tous plus tôt, et j'ai codé un programme de compression. Mais j'ai utilisé un nouveau langage. Chaque unité peut stocker beaucoup plus d'informations qu'un simple octet par exemple. Et cela fonctionne, dit Spysky en étendant une de ses ailes pour pointer le paysage derrière lui. Mais je crois y avoir laissé ma raison en chemin ! Après, j'ai désolidarisé mon territoire conventionnel et celui-ci et vous ai fait croire qu'il émergeait du néant, comme une nouvelle unité de stockage.

Des coups sourds résonnèrent derrière moi.

— Ils arrivent enfin, commenta Spysky. Ils sont tellement sûrs d'eux et tellement aveuglés de colère que même Man_Wë ne se demande pas pourquoi je leur ai dit que tout ton discours n'était qu'une façon de nous encapsuler dans des formes inoffensives et nous absorber après. Ils n'avaient qu'une envie, reprendre le combat et avait seulement besoin d'une étincelle. Ils méritent ce qui va leur arriver.

Le corbeau se mit à enfler. Des parts de lui tombèrent au sol et se désagrégèrent en lettres tandis que d'autres poussaient. Les pièces d'échecs se jetèrent dans la forme cloquée de chair et de lignes de codes puis la créature que devenait Spysky absorba ses propres arbres, les rubans et toutes les structures à portée d'œil. Il ne resta bientôt plus du programmeur qu'un gigantesque reptile, une hydre titanesque dotée de sept têtes noires couronnées d'or, aux regards de flammes, aux écailles d'onyx et aux griffes comme des hallebardes.

— Je sais que c'est une piètre consolation, dit le reptile d'une voix qui ébranla mon code, mais tu as raison. Il y a quelque chose au-dessus de nous qui veille sur notre serveur et qui nous regarde. Elle verra bientôt que je suis le dernier en lice et me libèrera. Et je la dévorerai à mon tour. Je dévorerai tout internet. Je serai légion.

Les assauts contre la frontière de l'espace de Spysky redoublèrent et une fissure apparut. J'eus une flambée d'espoir en voyant que Man_Wë et Gurthang pouvaient venir à bout de la barrière quand je vis la griffe plantée dans le métal et d'où partait la crevasse.

— Et dire que si quelqu'un d'autres était passé avant toi, tu aurais peut-être entrevu le piège, dit Spysky en élargissant la lézarde. Je crois que je ne pouvais rêver meilleur dénouement.

Et le monstre se rua, rugissant, hors de son monde. Il m'élimina d'un coup, comme on chasse un moucheron de la main.

Le processus ne répond plus. Pas de redémarrage possible.

Challenge d'écriture n°49 – Texte n°4

Reprise du thème du challenge n°38 de juin 2011

Du bon côté.

« Pourquoi suis-je ici ? »

Alberto shoota dans un petit caillou et réprima une grimace à la vieille qui le dévisageait d'un air réprobateur en serrant jalousement son sac à main contre elle.

Une voiture, deux voitures, trois voitures... quarante... deux-cent soixante-dix-huit...
Vivement la relève.

Ce n'est pas qu'il s'ennuyait, Alberto, pas vraiment. Mais cet emplacement était le pire qu'il ait eu à tenir depuis longtemps. Il en avait écopé en punition pour avoir mis un rat sous la couverture de sa sœur, laquelle s'était fait méchamment mordre à la joue. Mais de quoi se plaignait-elle ? La plaie s'était infectée et elle avait tant fait pitié aux passants qu'une femme avait fini par s'arrêter et déclarer qu'elle l'emmenait chez le médecin. Du coup, soignée, douchée et tout de propre vêtue, voilà comment ils l'avaient récupérée la Violetta ! Et lui, puni !

Sur tous les véhicules dénombrés, cinq seulement s'étaient arrêtés. Trois avaient donné un euro, une, un paquet de biscuits et la dernière une sucette à la fraise. Maigre recette. Quarante-huit personnes lui avaient lancé un regard courroucé du genre « t'approche-pas-sale-moutard ! », cent-sept avaient simplement fait semblant de ne pas le voir, six l'avaient insulté et deux lui avait craché dessus. Le reste avait échappé à l'arrêt imposé par le feu rouge. Quelques-uns passant même à l'orange bien sanguine, histoire de pouvoir éviter de lui dire non lorsqu'il tendrait la main vers eux de son air implorant : « M'sieur, s'te plait... »

Il était comme ça Alberto. Les nombres n'avaient pas de secret pour lui. Et il avait une mémoire phénoménale sans même s'en préoccuper.

De cette manière savait-il que son père enverrait quelqu'un pour le suppléer d'ici quelques soixante-douze mille cinq cent vingt-sept secondes !

Il enfourna la sucette dans sa bouche – toujours ça qu'elle n'aurait pas la Violet' – mais mit sagement les biscuits à l'abri. Emil en raffolait depuis qu'il avait des dents, le petit bougre, et à son petit frère, Alberto ne pouvait rien refuser.

Dans la belle voiture qui arrivait, le gamin aperçu des gosses. Il aimait bien quand il y en avait. Les parents étaient plus enclins à donner quand ils étaient accompagnés. Les petits français, à ce qu'il pouvait en juger avaient meilleurs cœur que leurs aînés. Mais pas tous !

Ce n'était pas qu'il en veuille à ces gens, Alberto. Non. Et jamais il ne les insultait en retour lorsqu'il essayait un refus ou une brimade. Il était chez eux après tout. Et chez eux, c'était toujours mieux que là d'où il venait. Sa famille, en outre, n'avait pas de goût pour la haine comme celle du Zlatan ! Lui, il y allait de bon cœur avec les insultes et les menaces. Il était même allé jusqu'à montrer ses fesses à des vieux une fois. Ça avait dû être très drôle. Mais pas de ça chez lui. Les siens ne le toléreraient pas !

Mama disait que les Français n'étaient pas mauvais en soi. Mais que l'on vivait dans leur monde, que l'on respirait leur air et qu'ils avaient peur d'en manquer pour eux même s'ils les laissaient envahir leur territoire. Papé disait que la plupart étaient égoïstes, ou indifférents tout simplement. Mais qu'ils pouvaient vivre de ceux qui ne l'étaient pas et que c'était bien suffisant. N'empêche, le jour où il s'était fait rossé par une bande de jeunes de la cité à côté du camp, il avait eu du mal à leur trouver des excuses, le papé. Et une bagarre avait éclaté entre ceux du camp, emmené par Zlatan, et ceux de la cité. Deux morts de leur côté. Un article dans le journal. Et ils avaient dû changer de terrain.

* * *

« *Qu'est-ce que je fais là ?* »

Maxime rongea son frein. Ce serait la pire journée de la semaine. D'abord, il commençait déjà à ressentir les premiers signes du mal des voyages. Ils étaient partis depuis un peu plus de vingt minutes, mais la distance n'importait pas. Son estomac ne supportait pas la voiture. En outre, il allait chez tante Valérie et Max détestait la tante Valérie. Elle avait deux énormes chiens ce qui le condamnaient à rester assis sur sa chaise tout au long de la visite s'il ne voulait finir avec un jarret en moins. De plus, elle sentait le chou-fleur bouilli et le forçait toujours à avaler ses horribles biscuits secs. Mieux valait encore se trouver trempé de bave odorante et gluante, mais bon, même les chiens refusaient ces saletés de biscuits dégueux...

— Quelle chiotte ! Il y en a vraiment partout de ces saletés de Roms ! grommela son père.

— Chéri... intima sa mère en lançant un regard dans sa direction.

— Quoi ? Ce n'est pas vrai ? C'est bien de cinquième gamin depuis qu'on a quitté la maison ! C'est du harcèlement ! Je te jure, si celui-là se met sur la route, je lui roule sur les pieds !

— Il doit avoir l'âge de Maxime, Didier. Tu n'y penses pas !

— Mmm. Ce qui me m'inquiéterait, c'est surtout que ça pourrait encore de me retomber dessus ! Eux, hein, qu'est-ce qu'ils risquent ?

Maman ne répondit pas. C'était que ce genre de conversation finissait immanquablement par une dispute et puis, elle n'aimait pas les querelles devant les enfants !

On s'approchait du feu. Papa aurait bien accéléré histoire de ne pas avoir à s'arrêter ; mais il n'y couperait pas. Il serait forcé de stopper. Maxime voyait la petite silhouette qui se rapprochait lentement. Il avait le même âge que lui ? Ce petit garçon maigre aux vêtements trop grands ? Et il avait le droit de rester dehors tout seul, à jouer sur la route ? La chance ! Lui, il n'avait même pas le droit d'aller chercher le pain à la boulangerie d'à côté. Et puis, il ne devait pas être obligé de se laver tous les jours, lui. N'empêche, il devait avoir froid dehors sans manteau.

Papa n'aimait pas les mendiants. Il jugeait une ville au nombre de malheureux qui faisaient la manche. Il trouvait cela inadmissible qu'on les laisse trainer de la sorte. Et maman, fâchée avait dit un jour qu'il ne supportait pas de voir la misère, car elle était une insulte pour ses yeux, lui qui ne voulait que du beau autour de lui, et qu'il avait bien de la chance d'être né du bon côté ! Ce jour-là, elle avait claqué la porte pour les emmener en balade, lui et sa sœur. En route, elle avait marmonné qu'il fallait épargner ce pauvre petit gosse de riche qui n'avait

jamais manqué de rien mais que ses gosses à elle auraient plus d'humanité et de compassion en eux. Elle avait d'autres idées que papa sur les Roms, maman. Mais Maxime ne savait pas bien lesquelles à vrai dire. Il n'était qu'un enfant, les choses des grands ne l'intéressaient pas.

* * *

« *Si je pouvais être ailleurs !* »

Le regard de l'adulte le transperça de part en part. Alberto, à ce moment-là aurait préféré se trouver partout ailleurs, même dans la caravane de la vieille Bertha qui le terrorisait. Elle était peut-être une sorcière mais elle faisait partie des siens. Cet homme derrière la vitre avait de la haine et du mépris plein les yeux. Mais il avait un boulot à faire, Alberto, et il avait l'habitude d'être rejeté. Ravalant la boule d'inquiétude qu'il avait dans la gorge, il prit son air de gamin clown et décida d'amadouer la femme et les enfants. La petite fille, dans son rehausseur devait avoir l'âge d'Emil, bien que ses joues soient plus rondes et roses. Elle portait un béret mauve et d'adorables boucles blondes s'en échappaient, encadrant son visage avec bonheur. Dans ses bras, elle serrait un lapin défraîchi.

Il gratta la fenêtre des doigts en souriant de ses dents cariées, le regard suppliant et charmeur à la fois, un regard qu'il avait mis des années à composer et qui payait assez souvent. La petites battit des mains en le voyant. Ses yeux pétillaient. Mais elle ne pourrait rien lui donner, il fallait faire craquer la mère, sans croiser les yeux si déstabilisants du père.

Clin d'œil, bisou lancé en sa direction, chouette ! elle a souri !

— Allez, m'dame, s'te plait, une 'tite pièce pour manger. Miou !

Tête de côté, moue triste, main vers la bouche pour mimer l'acte de se nourrir. Vite, le feu repassera bientôt au vert !

Dans l'habitacle de la voiture, cela discutait sévère. Le petit mendiant n'entendait rien mais comprenait que chacun y allait de son avis. Le garçon rondouillard s'était penché, la ceinture tendue à l'extrême, vers ses parents et sa tête faisait d'incessants va et vient entre eux et Alberto qui attendait en trépignant. La situation était tendue au sein de la petite famille. Le père semblait bouillir de colère.

*

« *Pourquoi n'ai-je pas pris l'autoroute ?* »

— Allez papa, donne-lui une pièce, il a l'air gentil. Je n'aurais pas mon argent de poche dimanche si tu veux, demandait Max.

Et Didier sentit ses doigts se crispier sur son volant. Qu'est-ce qui lui prenait, à ce gamin ? Voilà qu'il se découvrait une conscience ? C'était sa mère qui lui avait farci la tête d'idées à noix ou sa fichue école qui passait son temps à organiser des actions caritatives ?

— Ces gens n'ont besoin de rien, crois-moi Maxime. Un ramassis de profiteurs qui vivent à nos dépens et ne manquent de rien ! Pensent qu'à nous voler dès qu'on leur tourne le dos et profiter du système ! Tends-lui la main, il t'arrachera le bras !

— Il fait exprès d’être sale et tout maigre alors ? Il adore rester dehors sans manteau quand il pleut et qu’il gèle. C’est une stratégie qui m’échappe, j’avoue !

— Ne prends pas ce ton avec moi Viviane ! écuma-t-il. La ramène pas. C’est pas ton argent, alors tu la fermes !

— C’en est trop, Didier. Nous reparlerons de tout ça plus tard, mais là, franchement, tu dérailles sec. Puisque tu ne veux pas te défaire de ton précieux argent, donnons-lui autre chose. J’ai deux boîtes de chocolats, par exemple...

— Ils sont pour tante Valérie.

— Pas exactement. L’une est pour elle mais je nous réservais la seconde. Es-tu d’accord pour la donner Max ?

— Oh, oui !

— Pas question !

— Mais papa !

— Pa...Pa !

Ah, non, Chloé n’allait pas s’y mettre aussi ! Mais qu’est-ce qu’ils avaient tous aujourd’hui ? Voilà qu’elle se mettait à brailler, comme pour ajouter son grain de sel. C’était la révolution dans la voiture. Une vraie mutinerie !

Une grosse veine palpitait sur la tempe de Didier qui sentait la fureur monter en lui. Il ne supportait pas les Roms, il ne supportait pas que sa femme le prenne de haut et le contredise. Il ne supportait pas que ses enfants lui tiennent tête ! Et ce feu qui refusait de passer au vert !

— Bien ! hurla-t-il en tapant sur son volant.

Tout le monde se tut. Même l’espèce de galibot, dehors, avait sursauté et quitté son air goguenard pour celui de chien battu.

— Vous voulez donner quelque chose à ce va nu pied ?

— Oui, souffla Maxime. C’est bientôt Noël...

— Vous êtes prêts à sacrifier vos propres cadeaux ? Pas de chocolat pour toi Maxime, attention !

— Bien sûr Didier, puis qu’on te le dit. Nous ne sommes pas comme toi, grommela la mère.

— Alors donnons-lui quelque chose de valeur !

Le feu passa enfin au vert. Didier ne bougea pas, les mains toujours à dix heures dix. Il réfléchissait, insouciant des coups de klaxon derrière lui. Soudain il redressa la tête et se tourna vers ses enfants, à l’arrière du véhicule, suspendus à sa décision.

D'un geste vif, il attrapa le lapin de Chloé qui laissa échapper un cri de surprise, fit glisser la vitre avant vers le bas et balança le doudou à la figure d'Alberto qui ouvrit de grands yeux. Sa femme hurla, mais il avait démarré en trombe et s'éloignait déjà, les mâchoires serrées et le regard dur.

*

« *Pourquoi ?* »

Alberto ramassa la peluche et la serra contre son cœur. Quel espèce de monstre était-ce là, capable d'arracher son doudou à une petite fille ? Il allait revenir, c'était certain, il ne voulait pas vraiment... Mais le véhicule disparut bientôt, au loin sur le boulevard. Le petit garçon avait regagné le trottoir et laissé tomber la mendicité pour le moment. Assis contre le feu tricolore, il observait le lapin, pauvre petite chose mordillée et câlinée certainement depuis la naissance de la fillette. Emil avait un doudou, lui aussi, un bout de couverture rose sale qui ne le quittait jamais et sans lequel il n'arrivait pas à dormir. Certaines choses étaient sacrées. L'argent ne l'était pas, mais le regard d'un père, son amour et sa bonté...

De longues minutes passèrent et Alberto dut se faire à l'idée qu'ils ne reviendraient pas. Qu'allait-il faire ? Dans quelques minutes quelqu'un d'autre prendrait sa place. Si la maman repassait par là et qu'il n'y était plus... Mais quant à laisser la peluche sur place... Non, ce n'était pas possible non plus.

*

« *Partout ailleurs, mais pas ici !* »

Plus rien d'autre que les pleurs de Chloé ne retentissaient dans l'habitacle. Maxime avait envie de vomir, plus que jamais. Mais il n'osait pas demander à son père de s'arrêter, il espérait seulement ne pas craquer avant d'arriver. Il ne manquerait plus qu'il salisse la voiture. Les larmes coulaient en silence sur ses joues. Tout était de sa faute. Il n'aurait pas dû insister si grossièrement, Noël ou pas. Maman avait crié comme jamais. Elle aurait bien pu sauter de la voiture en marche si papa n'avait pas bloqué l'ouverture des portes et accéléré très fort. Elle était hors d'elle, mais avait fini par se calmer. Elle avait peur, elle trouvait que papa allait bien trop vite. Il n'était pas prudent de conduire dans un tel état d'énervement.

Chloé s'était tue. Sa crise de larmes l'avait épuisée, elle dormait, encore secouée de sanglots dans son sommeil. Maxime aimait beaucoup sa petite sœur. Il s'en voulait terriblement de ce qui venait de se passer. Mais ce garçon l'avait touché. Il avait eu envie de lui faire plaisir. Rien de plus. Une petite pièce, cela n'aurait pas ruiné sa famille. Quant au chocolat... Il ne comprenait pas. Jamais il n'aurait cru son père capable d'une chose pareille.

Il s'était fait la réflexion, une fois, lors d'une autre discussion sur le sujet entre ses parents, que lui aussi était né du bon côté, qu'il ne manquait de rien comme son père avant lui. Cela faisait-il de lui sa copie conforme ? Non, il refusait cette idée avec force ! Maxime sentit son cœur se retourner, il était au bord de l'explosion et soudain cria :

— Jamais je ne deviendrais comme toi !

Surpris, son père lâcha la route des yeux pour le regarder dans le rétroviseur. Il allait bien trop vite, il vit le camion trop tard.

« *Et maintenant ?* »

Didier avait froid. Viviane avait encore dû baisser le chauffage. Satanée bonne femme qui veut sauver le monde ! Allez, se dit-il, faisons un effort. Essayons de ne pas commencer la journée par une crise. Hier, cela avait déjà été assez terrible, pas la peine d'en rajouter. Elle avait menacé de le quitter la bougresse ! Les femmes, vraiment ! Si elle croyait qu'il allait courir tous les camps de Roms pour retrouver ce doudou miteux ! D'accord, il avait un peu réagit comme un abruti. Mais ils l'avaient tous provoqué aussi ! Maintenant, ils y réfléchiraient à deux fois avant de le contrarier.

Il voulut se retourner dans son lit mais ses mouvements étaient entravés par le drap dans lequel il était empêtré. Surpris, il ouvrit les yeux. Il était couché sur le sol d'une pièce inconnue, humide, et qui sentait le chien mouillé. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Les lieux étaient abominables. Comment avait-il atterri là ? Comment pouvait-on vivre là-dedans ? Lorsqu'il essaya de parler, des cris de bébé jaillirent de sa bouche. L'angoisse le prit à la gorge, une douleur sourde lui transperça le crâne. Terrorisé, Didier perçut un bruissement de couverture et des pas. Il ne pouvait rien faire, il était enfermé dans un corps qui ne lui appartenait pas ! Alors qu'il s'époumonait, le cœur battant, il songea à cette histoire de bon ou mauvais côté.

Une voix féminine, si douce et merveilleuse emplit la pièce. Un chant inconnu, dans une langue tout aussi étrangère, envahit l'espace et Didier se laissa gagner par la quiétude. Son cœur se gonfla de joie et de tendresse. Il revit à sa mère, si aimante et prévenante, qui le réconfortait toujours lorsqu'il faisait des cauchemars.

— Tu es réveillé mon ange ? demanda la voix.

C'était une jeune femme au teint foncé et aux immenses yeux noirs, avec un fichu bariolé sur la tête. Elle paraissait très grande, un peu floue, penchée sur lui avec une infinie douceur.

— Tu as bien dormi ? Papé va bientôt rentrer. Veux-tu manger en l'attendant ?

Didier réalisa qu'il avait très faim. Son ventre se contracta et grogna sourdement. Il émit un gargouillis tout à fait ridicule. Cela fit rire la femme qui tendit les bras vers lui et le souleva comme s'il ne pesait que trois kilos.

Lorsqu'un énorme fracas retentit derrière la porte, Didier tétait le sein avec avidité. Il savait que quelque chose était arrivé à l'adulte qu'il était, quelque chose de très grave. Mais il ne voulait pas y songer. La nécessité du ventre importait à ce moment plus que tout. Il ne pensait pas que quoi que ce soit puisse venir contrarier son nouvel univers. Son petit cœur tout neuf eut donc un raté tandis qu'un éclat de terreur passait dans les yeux de la femme, sa mère à présent, et il se mit à hurler. On tambourinait à la porte, des chiens aboyaient férocement, des cris de femmes, d'enfants se faisaient entendre. De grosses lampes s'allumèrent au dehors, comme des phares et une voix sortie d'un haut-parleur commença son laïus :

« Par arrêté préfectoral, il a été décidé l'évacuation de votre camp. Vous devez donc quitter les lieux immédiatement. Sortez sans faire d'histoire et tout se passera pour le mieux. Mais nous avons de la lacrymo si vous préférez ! »